

Victoire d'une défaite, Budapest 1956 [Miklos Molnar]

Autor(en): **Favez, Jean-Claude**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **20 (1970)**

Heft 4

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lageberichten ausweitet. Dokumente von hohem Rang sind die eingestreuten oder im Anhang beigegebenen Berichte Koechlin über Reisen in Deutschland, Ungarn, Indien. Unbestechliche Wahrhaftigkeit, verständnisvolle und doch klare Beurteilung der kirchlichen Lage in Deutschland und andern Ländern zeichnen sie aus. Nicht umsonst rühmt Bell mehrmals die Weisheit und Weitsicht des Gesprächspartners und seine Fähigkeit, im entscheidenden Augenblick das Rechte zu sagen.

Es ist bedauerlich, daß der Briefwechsel, der im Nachlaß Koechlin gefunden wurde, nicht ganz vollständig erhalten ist. Die deutsche Übersetzung der Briefe, die von beiden Seiten her englisch abgefaßt sind, läßt gelegentlich zu wünschen übrig.

Roggwil TG

Ernst Gerhard Rüschi

MIKLOS MOLNAR, *Victoire d'une défaite, Budapest 1956*. Paris, Fayard, 1968. In-8°, 363 p. (Coll. «Le Monde sans frontières».)

Les événements qui ont bouleversé la Hongrie en 1956 ont déjà suscité une abondante littérature. Les travaux parus peuvent en effet s'appuyer sur des témoignages nombreux, sur l'importante source d'informations que constitue la presse écrite, filmée et parlée, et même sur des recueils de documents officiels ou officieux. La Hongrie d'après 1956 n'est d'ailleurs pas restée à l'écart de ce mouvement et une vaste polémique s'est engagée entre les écrivains hongrois et «bourgeois» sur le sens qu'il convenait de donner aux tragiques journées de l'octobre hongrois.

Toutefois la plupart de ces œuvres émanent de politiciens, de journalistes, de politologues. Rares sont en réalité les historiens des deux camps à s'être penchés sur le problème, non pour défendre telle ou telle thèse, mais pour s'efforcer de comprendre ce qui s'est réellement passé.

Monsieur Miklos Molnar, ancien rédacteur de la Gazette littéraire à Budapest, aujourd'hui professeur d'histoire à l'Institut de hautes études internationales à Genève a été le témoin des événements qu'il rapporte. Mais il possède aussi les connaissances et les méthodes historiques qui lui permettent de les analyser. C'est dire l'importance de son ouvrage «Victoire d'une défaite» qui fournit une contribution fondamentale, en langue française, à l'étude de la Hongrie contemporaine.

L'auteur entreprend tout d'abord de rappeler les origines de ce qu'il appelle la révolution hongroise de 1956, de la disparition de Staline à l'entracte néo-stalinien qui suit la première disgrâce d'Imre Nagy. Puis il retrace les principales étapes de la révolution elle-même, jusqu'au point où, de concessions en concessions, le régime nagyste dépassa le point de non-retour qui devait rendre inévitable la riposte soviétique. On retiendra à ce propos sa pertinente analyse de l'action et de la personnalité d'Imre Nagy, auquel d'ailleurs il a consacré, il y a dix ans, une pénétrante biographie. Mis à la tête d'un gouvernement de hasard, le président du Conseil acquiert, au fil

des jours, une position décisive en incarnant en lui à la fois les espoirs confus – voire contradictoires – des révoltés, et le souhait du Kremlin d'éviter une crise majeure, en concentrant sur sa personne ce qui restait de l'autorité de l'Etat et du Parti, et en canalisant le bouillonnement des forces politiques nouvelles. Mais cette position est également fragile, dans la mesure où le dynamisme de la révolution en menace constamment l'ambiguïté. En fin de compte, Imre Nagy ne parviendra pas à détourner de son pays l'invasion fatale.

C'est dans sa tentative d'éclairer les événements de 1956 à la lumière de l'histoire hongroise que Miklos Molnar révèle ses qualités d'historien. Ce chapitre s'imposait d'ailleurs de lui-même, tant il était évident, pour les insurgés de 1956, qu'au delà de la révolte antitotalitaire née de la crise du monde soviétique, le peuple et la nation magyare renouaient avec leur passé fait d'une succession de révolutions nationales écrasées. « Nous devons achever aujourd'hui cette lutte d'indépendance qui avait échoué en 1849 » déclarait par exemple le 1^{er} novembre 1956 un porte-parole ouvrier d'une radio locale.

Relier la révolution de 1956 aux luttes pour l'indépendance nationale, c'est aussi replacer celle-ci dans le contexte particulièrement dramatique des relations internationales, ce qui nous vaut un tableau bien venu de la politique des puissances occidentales empêtrées dans l'affaire de Suez, des contradictions de l'Union soviétique, des prétentieux tourments intérieurs de Monsieur Dag Hammarskjöld, alors secrétaire général des Nations Unies.

Victoire d'une défaite, conclut Miklos Molnar, en comparant tout d'abord la Hongrie de 1968 à celle qu'il connut plus de dix ans auparavant, et en remarquant que, sur les plans économiques, sociaux et culturels, le Thermidor de Janos Kadar, revenu au pouvoir par la volonté soviétique dans des conditions encore obscures, n'a pas signifié un retour pur et simple à l'ancien régime stalinien.

La révolution hongroise de 1956 a confirmé en fin de compte, surtout lorsqu'on la compare aux mouvements qui au même moment secouent l'ensemble du monde soviétique, la profonde diversité des démocraties populaires et la nécessaire pluralité des voies qui doivent mener au socialisme. Par ses revendications nationales et démocratiques, son aspect romantiquement révolutionnaire, l'octobre hongrois est une révolution du XIX^e siècle. Mais il serait erroné de s'arrêter trop longtemps à cette apparence anachronique et d'oublier qu'il a été aussi – comme en témoignent les années suivantes – une prise de conscience nationale du régime socialiste, une phase historique dans l'épanouissement national des démocraties populaires. Cet aspect-là semble finalement, aux yeux de Miklos Molnar, comme la nécessaire condition d'une consolidation des pays de l'Europe de l'Est, afin que ces derniers puissent un jour exister politiquement et économiquement indépendamment de l'Union soviétique. C'est dans ce sens profond que la défaite des insurgés de Budapest en 1956, comme celle des hommes du printemps de Prague, est

déjà une victoire, puisqu'elle est une étape sur le chemin d'une inévitable recherche de la paix intérieure et extérieure. Il n'y a rien dans les plus récents événements de Tchécoslovaquie, de Roumanie ou de Pologne, qui puisse nous obliger à réviser déjà ce sage jugement porté par Monsieur Molnar.

Genève

Jean-Claude Favez

EDVARD BULL, *Sozialgeschichte der norwegischen Demokratie*. Stuttgart, Klett, 1969. 87 S. (Industrielle Welt, Bd. 10.)

Obwohl sich die skandinavischen Staaten heute für den Außenstehenden in vielem ähnlich ausnehmen und man deswegen gerne zusammenhängende Erörterungen über die historischen Probleme Dänemarks, Schwedens und Norwegens erwartet, ist ihre Geschichte zu unterschiedlich verlaufen, als daß sie nicht stets gesondert betrachtet werden müßte. So unterscheidet sich im Hinblick auf das vorliegende Thema die norwegische Geschichte des 19. Jhs. durch das fast vollständige Fehlen eines Adels wesentlich von der dänischen oder schwedischen, wo der Adel sozial und politisch nach wie vor eine bedeutende Rolle spielte. Der Hrsg. der Reihe, Werner Conze, hat deshalb gut daran getan, einen norwegischen Historiker mit der Ausarbeitung eines speziellen Bandes über die Sozialgeschichte nur seines Landes seit der Loslösung von Dänemark zu betrauen. Daß diese Arbeit sachkundig ausfiel, dafür sorgte die Wahl von Edvard Bull, der in neuester Zeit neben V. Aubert und J. A. Seip wohl am meisten zur Erforschung der norwegischen Sozialgeschichte beitrug. Allerdings mußte der Verfasser dennoch ziemlich häufig auf Lücken in der Forschung hinweisen und diesen Mangel durch das wiederholte «noch nicht genügend geklärt» in seiner Darstellung überbrücken. So etwa liegen nur wenige Vorarbeiten vor für eine norwegische Unternehmergeschichte, über die Unternehmer als soziale Gruppe, über ihre Abhängigkeit vom Ausland, über die sog. unterbäuerlichen Schichten (Häusler, die ganz Armen), über die Umwandlung der Parteien, über die Pressure Groups. Um so intensiver nutzte der Verfasser, insbesondere in den Kapiteln IV (Unternehmertum und Arbeiterschaft) und V (Arbeiteremanzipation), eine neuartige Quelle, zu deren Erschließung er 1950–1962 als Leiter der Abteilung für Arbeitererinnerungen am Norwegischen Volksmuseum selbst wesentlich beigetragen hat. Da die Industrialisierung in Norwegen vor allem zwischen 1880 und dem Ersten Weltkrieg die entscheidende Phase in ihrer Aufwärtsentwicklung durchlief, war man 1950ff. noch in der günstigen Lage, die Probleme jener Zeit durch die systematisch gesammelten und ausgewerteten Lebenserinnerungen alter Arbeiter zu erfassen (hrsg. als: *Arbeidsfolk forteller*. Norsk Folkemuseums serie. Bde. I–V, Oslo 1953–1962). So gehören zwar diese Abschnitte zu den interessantesten, doch bemerkt der Verfasser selbst zurecht, daß gerade die Probleme der norwegischen Arbeiterklasse – wie auch die Entwicklung der norwegischen Industrialisierung – keinen spezifisch norwegischen Charakter trügen, sondern denen in den